

sible, irréprochable caporal des voltigeurs dans la garde nationale, et, par-dessus tout, ennemi des préjugés. Les préjugés lui sont plus odieux qu'un potage brûlé, qu'un sous-pied de guêtres irrégulier, qu'un débiteur en retard. C'est en cette qualité d'ennemi des préjugés que M. Boniface Durand accepte aveuglément, et sans aucun examen, les puffs les plus grossiers, les imputations les plus extravagantes, précisément à cause de leur énormité. Il y a des gens tellement organisés que le vrai, pour eux, est toujours suspect, et que l'impossible est toujours croyable.

L'idée fixe de M. Boniface Durand, c'est la peur des Jésuites : cette peur lui avait fait passer de bien mauvais jours et de bien mauvais nuits sous la restauration. La grande semaine vint et lui rendit quelque repos. Mais, depuis deux ou trois ans, voire que M. Michelet, M. Quinet et les journaux leurs amis ont commencé à conspirer de plus belle contre la tranquillité de notre bourgeois parisien. Il s'inquiète peu du bu jet mis au pillage, de l'honneur et des intérêts de la France sacrifiés ; mais il a l'œil sur les fameux souterrains de Montrouge, où les séminaristes de 1829 apprenaient, comme on sait, la charge en douze tems.

Déjà di-posé de la sorte, M. Boniface Durand, afin de charmer ses loisirs, s'est mis à lire, jour par jour, le roman-feuilleton du *Constitutionnel*. Hélas ! le malheureux ! depuis ce moment, il n'a ni paix ni trêve, la grande conspiration des jésuites obéde son cerveau. Il avait un vieil ami domicilié dans le quartier où M. Sue a jugé convenable de placer le repaire de la congrégation. Cet ami, M. Durand a cessé d'aller le voir. Passer dans ce quartier là ? oh ! que non pas ! un enlèvement est bientôt accompli ! Quatre hommes, le soir, vous saisissent, vous baillonnent, vous entraînent au fond d'une cave, à cinquante pieds sous terre ! Rien n'est plus vraisemblable : voyez plutôt l'histoire de Mlle. Cardoville !

M. Boniface Durand avait un médecin dont les soins lui sauvèrent deux fois la vie. Ce médecin était coupable d'un grand tort aux yeux de notre homme : il fréquentait l'église de sa paroisse. Néanmoins, M. Durand avait bien voulu, jusqu'alors, passer par dessus cette faiblesse. Mais il a eu le malheur de s'initier, dans le *Juif-Errant*, aux manœuvres médico-jésuites du docteur Baleinier ; son esculape va, le dimanche entre ndre la messe : point de doute, il est affilié à la congrégation, il a mis au service des jésuites toute l'influence, tous les moyens d'action que son art lui donne. Dernièrement, à la suite d'une prescription anodine, M. Durand éprouva quelques légers troubles d'estomac sur lesquelles il ne comptait pas.

— Oh ! oh ! se dit-il, voilà bien ces alternatives de bien être et de mal être que le docteur Baleinier procurait si habilement à ses chiens, comme le raconte ce feuilleton que je tiens là. Depuis longtems déjà, je soupçonnais mon médecin. Plus de doute, maintenant ! c'est un autre docteur Baleinier ! On veut, pour quelque dessein secret, agir sur le moral par le physique. Mais voilà bien la dernière fois que j'aurai recours à son ministère : il y avait du jésuitisme au fond de son ordonnance !

Depuis plusieurs mois, M. Durand avait à son service une cuisinière dont il était fort content. Mais, après avoir lu le chapitre du *Juif-Errant* sur les mystères du couvent de Sainte-Marie, un soupçon a germé dans sa tête, et sur le champ il a voulu s'en éclaircir avec Mme. Durand.

— Qui t'avait, lui a-t-il dit, recommandé Catherine ? Je ne m'en étais pas informé.

— Je croyais te l'avoir dit, a répondu sans y voir plus loin Mme. Durand : c'est la bonne supérieure avec qui je fus élevée, et que je vais voir quelque fois.

— Beaucoup trop souvent, à mon avis. Ah ! c'est elle qui a placé Catherine chez nous ! Quel trait de lumière ! Tout juste comme dans le *Juif-Errant*, le couvent de Ste. Marie, qui savait si bien glisser dans les ménages, des espionnes des jésuites. Congédie Catherine au plus vite.

— Mais c'est une excellente domestique.

— Oh ! sûrement. Elle joue bien son rôle. Elle n'en est que plus dangereuse ! Oh ! maintenant, ce moyen d'influence est dévoilé ! J'ai le coup-d'œil fin. Je m'étais douté de quelque chose, d'après l'air qu'avait cette fille en me donnant une assiette.

Ainsi dit, ainsi fait ; on a renvoyé Catherine. M. Durand a, pour la remplacer, une domestique qui le vole et qui lui fait d'exéciables ragouts.

L'infortuné caporal des voltigeurs est ainsi tombé, grâce au *Juif-Errant* dans un état des plus pénibles. Déjà son embonpoint en a diminué de moitié. Très-souvent, lorsqu'il est assis au coin de son feu, ab o lé dans sa lecture de tous les matins, il se lève, il s'avance à pas de loup vers la porte, il l'ouvre brusquement, pour voir si quelque *Rodin* n'est pas derrière, l'oreille ou l'œil appliqué au trou de la serrure.

S'il prend un cabriolet de place ou un omnibus, il examine avec crainte le cocher ou le conducteur.

Si son boucier lui fait des bottes trop étroites, il soupçonne l'indodans un siège de la congrégation, qui avait ses raisons pour le gêner dans sa marche.

Au fait, tous ces parents du *Juif-Errant*, dont le *Constitutionnel* déroute la surprenante histoire, ignoraient entièrement que les jésuites eussent été à les persécuter ; pourquoi M. Durand ne se trouverait-il pas dans le même cas ?

Un pot de giroflées faillit, la semaine dernière, lui tomber sur la tête, du haut d'un quatrième étage. N'est-ce pas la main des jésuites qui avait poussé ce pot de fleurs ?

Enfin, pas plus à la qu'il y a, comme M. Durand j'essayait dans la rue du

Grand-Honneur, un caniche sans aveu aboya contre lui d'une manière très-hostile. Notre caporal a songé tout de suite à la panthère de Morook.

Tant il y a que voilà un citoyen français dont la vie est troublée, empoisonnée, bouleversée par le *Juif-Errant*. Il n'y a qu'un pas de l'idée fixe à la folie. Nous ne croyons pas, cependant, que M. Durand devienne fou : il deviendra plutôt imbécille.

BULLETIN.

Mission de l'Ottawa. — Suite de la Rivue. — Danger des mauvaises lectures. — Conférences du R. P. Lacordaire.

Nous avons à annoncer aujourd'hui une nouvelle qui ne peut manquer d'être accueillie avec joie et reconnaissance par un grand nombre de familles canadiennes. Deux des RR.PP. Oblats, le P. E. Purocher, et le P. Brunet, sont partis hier pour une mission pénible et bien laborieuse, mais en même temps bien nécessaire et bien avantageuse. Personne n'ignore le grand nombre de jeunes gens qui vont chaque année s'ensevelir pendant plusieurs mois, au milieu des forêts qui bordent l'Ottawa, pour y travailler dans les chantiers, sans pouvoir s'y procurer les avantages de la religion. C'est au secours de cette portion souffrante de son troupeau que Mgr. de Montréal vient d'envoyer nos deux zélés missionnaires. Il n'y a que la religion qui puisse inspirer ce courage et ce désintéressement, et cette nouvelle Mission doit faire comprendre de plus en plus l'avantage qu'il y a de posséder une institution comme celle des Oblats de Marie. Il ne faut pas non plus oublier que c'est la précieuse association de la Propagation de la Foi, qui a mis Mgr. de Montréal en état d'ouvrir cette nouvelle mission. Nous croyons pouvoir aussi observer que ce n'est pas seulement la religion qui doit en tirer avantage, mais encore la société. On sait d'abord que la moralité seule peut rendre un peuple puissant et heureux. On doit savoir aussi qu'il n'y a que la religion qui puisse lui donner cette moralité. On ne peut maîtriser toutes les passions par les seules forces naturelles, il faut encore la religion pour opérer ce miracle et faire suivre les règles de la conscience. La mission des chantiers pourra donc avoir pour effet, (et c'est encore un des fruits qu'elle se propose) de détourner un grand nombre de jeunes gens de dépenser follement en débauche, comme par le passé, un argent gagné avec tant de peines, et de les engager à faire des épargnes afin de pouvoir s'établir sur les nombreuses et fertiles terres de l'Ottawa. Nous ne faisons qu'indiquer ce sujet, sans essayer d'en développer les avantages ; mais nous sommes persuadé qu'il ne peut manquer d'être bien vu, parce que notre législature a déjà pensé à cette mesure importante et que cette mission ne fait que seconder ses projets.

Samedi, 11 janvier, la Chambre devait s'occuper de la motion de M. Aylwin contre l'élection de MM. Moffatt et De Bleury, pour la ville de Montréal ; de la pétition de C. Porter et autres contre l'élection de M. Daly, pour le comté de Mégantic, par M. Aylwin ; et d'une adresse à Sa Majesté pour un amendement à l'acte d'union, en ce qui concerne l'usage de la langue française dans tous les documens publics, par l'hon. M. Papineau ; mais, comme la Chambre a eu vacance le 11, ces motions de discussion et considération ont été ajournées.

Nous profitons du retard de la maille d'Europe pour continuer notre revue. Le souvenir de la part que tous les membres de l'Eglise Catholique ont prise à la triste situation de l'Espagne, et que nous y avons prise nous-même en cette qualité, est encore trop présent à notre esprit, pour que le sort de cette nation ne soit pas encore pour nous palpitant d'intérêt. On a pu remarquer avec plaisir, surtout depuis plusieurs mois, que la tranquillité et la paix y paraissent à-peu-près universellement rétablis. La facilité et la promptitude avec lesquelles on est parvenu à réprimer les essais de révolte du général Pélai et de Zaldano, prouvent du moins, que la nation est lasse de son état de carnage, et qu'elle commence à comprendre par les effets, combien redoutables les funestes doctrines d'un libéralisme outré. Il est bien à souhaiter que l'esprit de subordination puisse préserver l'Espagne de retomber dans la terrible tourmente qui l'a bouleversée, et qu'elle puisse aussi se rappeler longtemps la leçon qu'elle vient de recevoir. Mais malheureusement la marche, que prend la législature de l'état, nous paraît plus propre à ressusciter ou provoquer des ressentiments et des commotions, qu'à les apaiser ou à les étouffer. Car il n'y a pas de doute que le parti carliste est encore nombreux et puissant et que toute mesure qui tend à l'avilir et à